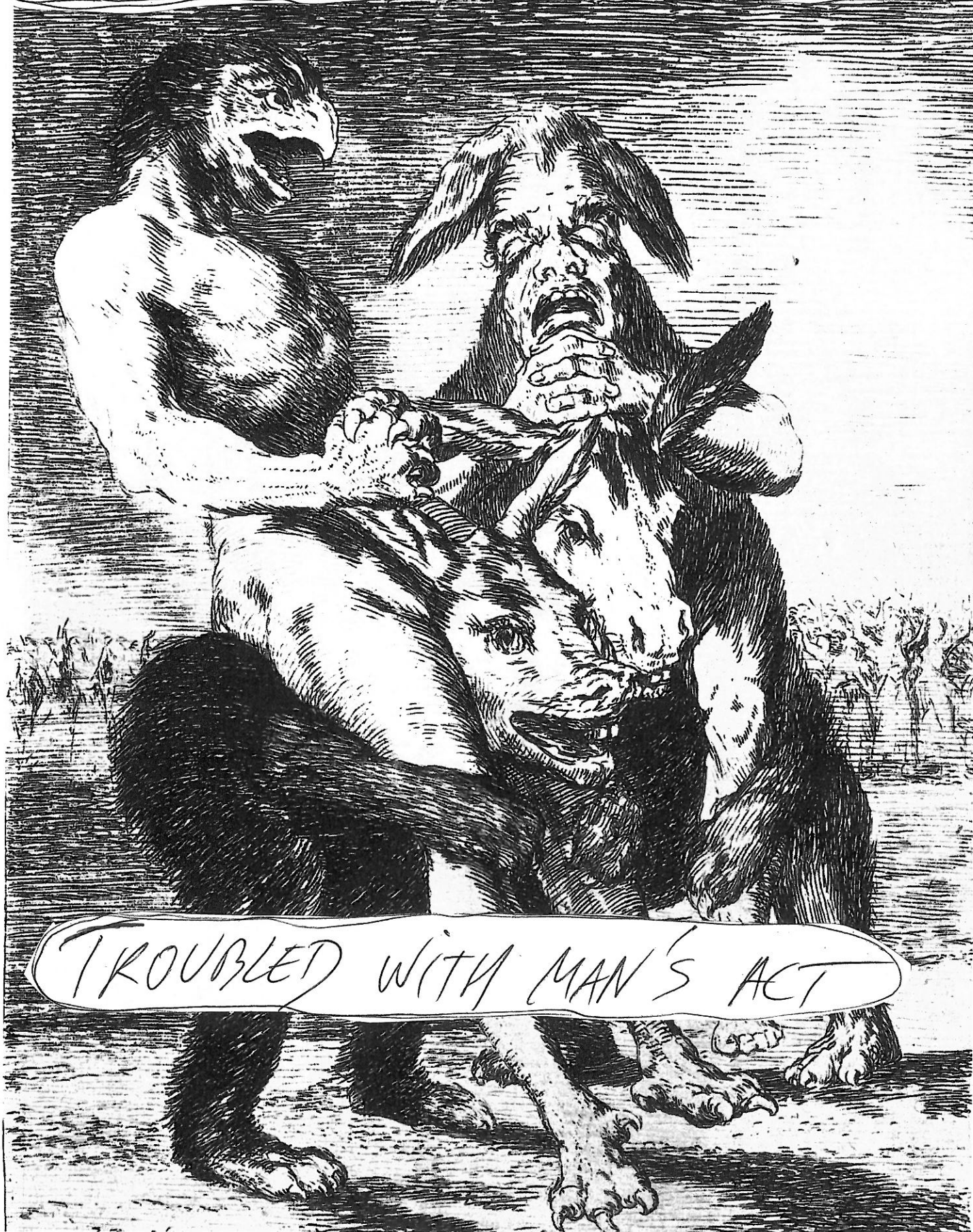


THEATRE PERMANENT

JOURNAL

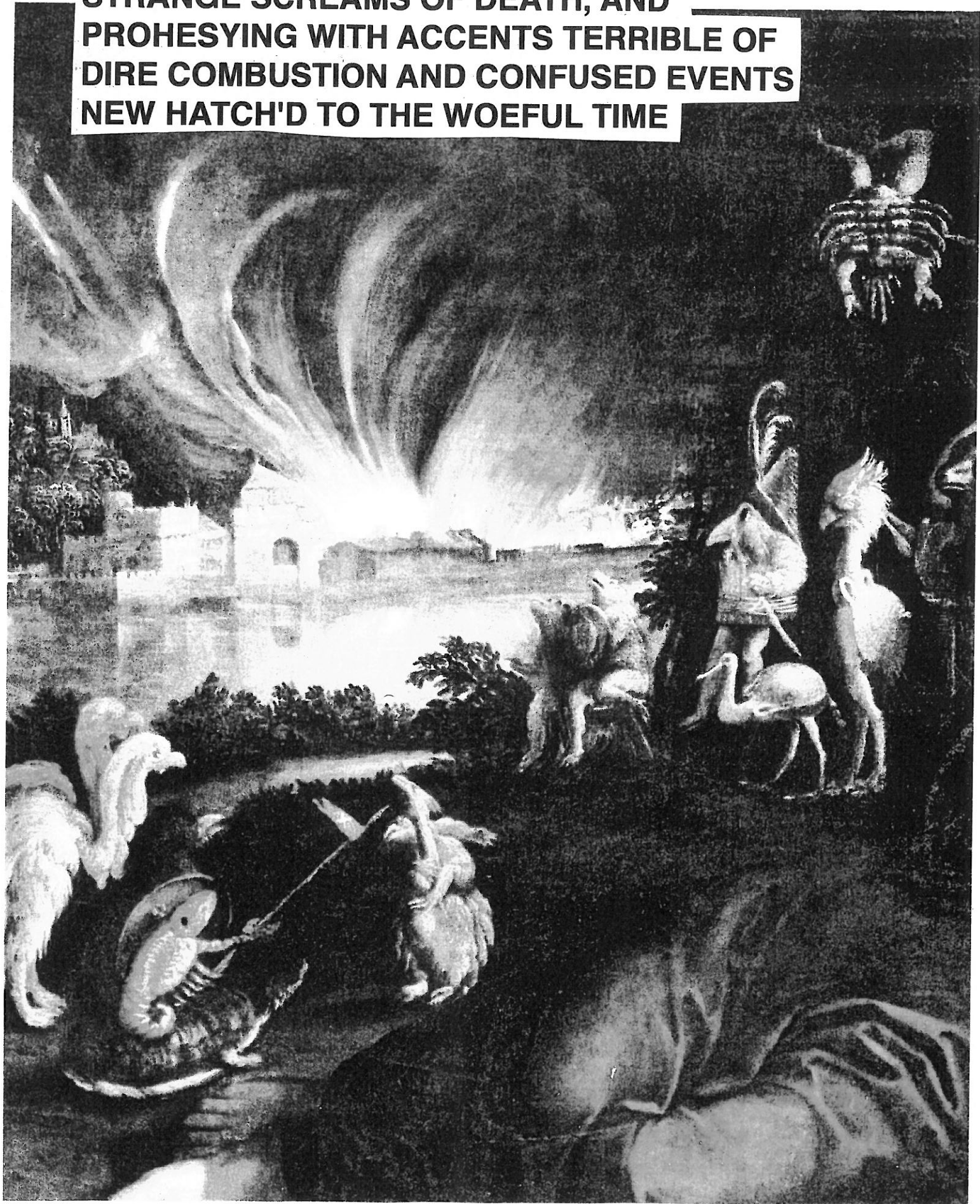
19 FEVRIER 2014

n° 96



TROUBLED WITH MAN'S ACT

**AS THEY SAY, LAMENTINGS HEARD I' THE AIR;
STRANGE SCREAMS OF DEATH, AND
PROHESYING WITH ACCENTS TERRIBLE OF
DIRE COMBUSTION AND CONFUSED EVENTS
NEW HATCH'D TO THE WOEFUL TIME**



Il paraît que l'air était plein de lamentations, d'étranges cris de mort, et des voix aux terribles accents prédisaient d'effroyables combustions, des événements confus tout prêts à éclore dans ce temps de misère !

Y a personne là-haut !

HAMM : Je me demande (*Un temps*) Une intelligence, revenue sur terre, ne serait-elle pas tentée de se faire une idée, à force de nous observer !
(*Prenant la voix de l'intelligence*) Ah, bon, je vois ce que c'est, oui, je vois ce qu'ils font !
(...) Et même sans aller jusque-là, nous mêmes...
(*Avec émotion*)...nous mêmes... par moments... (*Véhément*)
Dire que tout cela n'aura peut-être pas été pour rien !
Samuel Beckett, *Fin de Partie*

Lisant Shakespeare. La chose qui me trouble est cette constatation inouïe, jamais entendue encore, qui a été faite à cette époque : NOUS NE SOMMES PAS LE CENTRE DU MONDE. C'est ce que découvre l'homme de la Renaissance. Ce n'est donc pas le soleil qui tourne autour de la terre, le monde que nous connaissons n'est pas d'une harmonie cristalline, tout ne s'y répond pas, le battement de l'aile du papillon ne fait pas frémir la lamproie des profondeurs.

Le roi Duncan est tué, bon.

JE HOMME CRIE DANS LE DÉSERT PERSONNE NE ME RÉPOND.

Macbeth tue Duncan : le ciel s'obscurcit, les beaux chevaux de la cour s'ensauvagent soudain, le faucon diurne est tué par le bête hibou de la nuit. « Tu vois comme le ciel, troublé par les actions des hommes, menace leur sanglant théâtre », dit Ross. Le ciel est TROUBLÉ, il se RÉVOLTE, il PORTE PLAINTÉ. Mais le 8 juin 1972 une enfant court nue sur la route en hurlant NONG QUA NONG QUA.

« Ça brûle, ça brûle ».

Une bombe de napalm est tombée sur sa maison. La photo de Nick Ut montre, au fond, un ciel muet.



Et Jean de Florette qui cultive ses champs dans la garrigue de Provence, ses champs meurent faute d'eau. Un jour, les nuages tant priés s'amoncellent au-dessus de sa maison, pour finalement devenir une averse quelques kilomètres plus loin, laissant ses champs se flétrir toujours plus et Jean de Florette mourir

d'épuisement. Le ciel passe son chemin, il passe vraiment son chemin, malgré la perfidie d'Ugolin Soubeyrand qui tarit la source de Jean de Florette par jalousie. Tarir une source ! Crime inexpiable dans les terres provençales assoiffées. Mais le ciel reste muet.

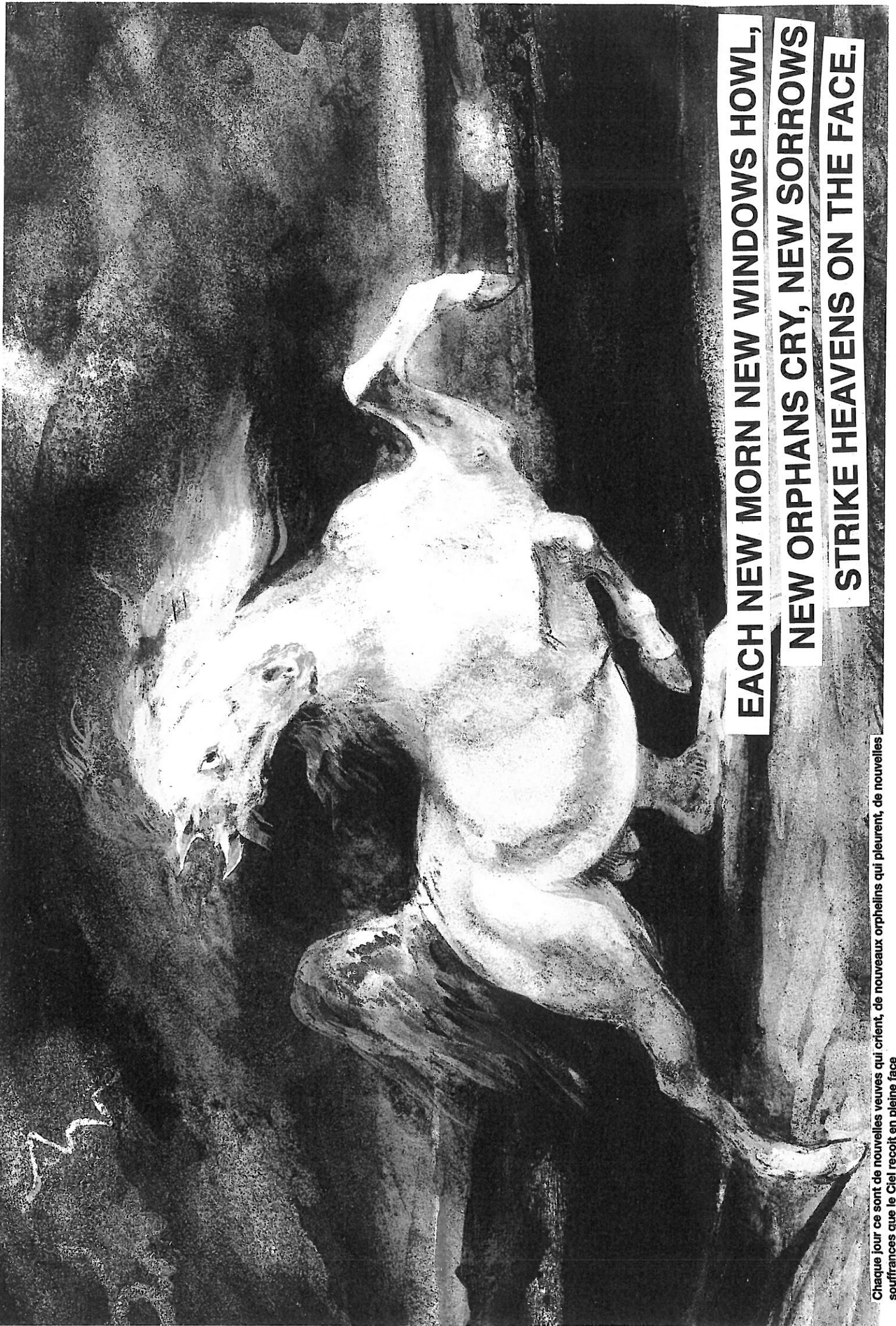
Jean de Florette crie (c'est Gérard Depardieu qui crie) : « Y A PERSONNE LÀ-HAUT ! ». Y a personne là-haut. Je ne suis pas, je ne suis plus le centre du monde.

Œdipe tue Laërte, voilà une épidémie de peste dans Thèbes. Macbeth tue le roi Duncan et tout le monde, depuis la justice des hommes jusqu'aux cieux qui s'obscurcissent, lui tombe dessus à bras raccourcis. Belle époque, celle où les actions répréhensibles bouscullaient l'ordre du monde tout entier !

Lisant Shakespeare. Lorsque Macbeth tue Duncan, le ciel est « troublé ». La pièce est écrite en 1606. Or, en 1596, dans *Hamlet*, Claudius tue Hamlet le père, *et personne ne dit rien*. Le spectre d'Hamlet est une pauvre vieille taupe quittant pas à pas le « sanglant théâtre des hommes ». Y a personne là-haut !

Je veux dire, c'est bizarre, de quoi est-ce le signe cette indécision de Shakespeare, tantôt le ciel est muet, tantôt il râle, de quoi est-ce le signe ? Sinon de cet espoir : qui sait, peut-être ne sommes nous pas un « petit plein perdu dans le vide » (c'est Hamm, le personnage de *Fin de partie*, qui parle) ? Qui sait, tout cela n'a peut-être pas été fait en vain ?

Maud Cosset-Chéneau



**EACH NEW MORN NEW WINDOWS HOWL,
NEW ORPHANS CRY, NEW SORROWS
STRIKE HEAVENS ON THE FACE.**

Chaque jour ce sont de nouvelles veuves qui rient, de nouveaux orphelins qui pleurent, de nouvelles souffrances que le Ciel reçoit en pleine face

Ecologie et dessert allégé

On nous dit souvent : troublée est la face du monde par les actes des hommes, regardez à quel point vous avez troublé l'ordre du cosmos, à quel point vous avez dénaturé votre monde. Foulez encore longtemps cette terre de vos pieds, et vous la sentirez partir en poussière pour votre prochain pas.

Des paroles de prédicateurs, mais pas de prophète. Le prophète dirait plutôt :

« Vous jetterez vos emballages poisseux de la graisse du monde sur le pavé des rues, et le pavé se retournera contre vous. Il en appellera à l'eau pour laver les blessures que vous lui avez faites, et vos villes et vos maisons disparaîtront sous les eaux. »

Si le prophète montre quels défauts des hommes mènent à telle ou telle catastrophe, il ne nous dit pas non plus comment l'éviter. Bien sûr, la catastrophe écologique mondiale est inévitable. Parlons vrai : elle adviendra de quelque manière que ce soit, tout est déjà trop tard, il n'y a rien à faire pour l'éviter, nous ne pouvons que la ralentir, la contenir, l'alléger.

L'alléger. Les discours médiatiques nous proposent quant à l'avenir de notre planète le même choix que l'on aurait devant deux desserts, l'un allégé en sucre, plus diététique mais moins bon, et l'autre saturé de glucose, mais délicieux. Précisons que même devant ces deux desserts, la fin du monde est proche et que de toute façon, on ne peut pas l'éviter. Que feriez-vous ? Non, je veux dire en toute honnêteté ?

Bon, nous sommes d'accord.

Même lorsque les discours alarmistes sur la dégradation de la conscience politique, sur la déflagration écologique, sur la fonte des glaciers suivie de manière imminente par la montée des eaux nous engage au changement, ces discours restent souvent emprunt du ton non pas de la révolte mais de celui d'un statisme défaitiste. De quoi tirer la sonnette d'alarme sans vraiment encourager à sortir de l'immeuble en feu.

Ce genre de discours ne date pas d'hier, Ross et le vieil homme avaient déjà de semblables discussions dans le XV^{ème} siècle sonnante. Ecoutez-les ce soir, vous verrez. Ils voient les chevaux royaux s'entredévorer, constatent l'inversion des heures du jour et de la nuit, dressent un tableau apocalyptique de l'état de leur monde... et poursuivent leur chemin d'un haussement d'épaules.

Alors changeons la donne. Arrêtons une seconde de nous dire « Mais au fond, à quoi cela sert-il ? Pourquoi faire des efforts désespérés ? » et là, repensons au choix du dessert allégé. Tandis que le cri strident du tocsin s'éloigne de votre environnement sonore et ne vrille désormais plus vos oreilles, peut-être choisirez-vous alors d'aller acheter vos pommes chez l'agriculteur le plus proche pour concocter votre propre compote dans laquelle vous mettrez la quantité de sucre bio que vous souhaiterez.

Camille Khoury

Tu es couché dans la grande ouïe

Paul Célan

Tu es couché dans la grande ouïe,
embuissonné, enfloconné.

Va à la Spree, va à la Havel,
va aux crocs des bouchers,
aux rouges pals des pommes
de Suède —

Vient la table avec les étrennes,
elle tourne autour d'un Éden —

L'homme, on en fit une passoire, la femme,
elle a dû nager, la cochonne,
pour elle, pour personne, pour tout —

Le canal de la Landwehr ne bruissera pas.
Rien ne s'arrête

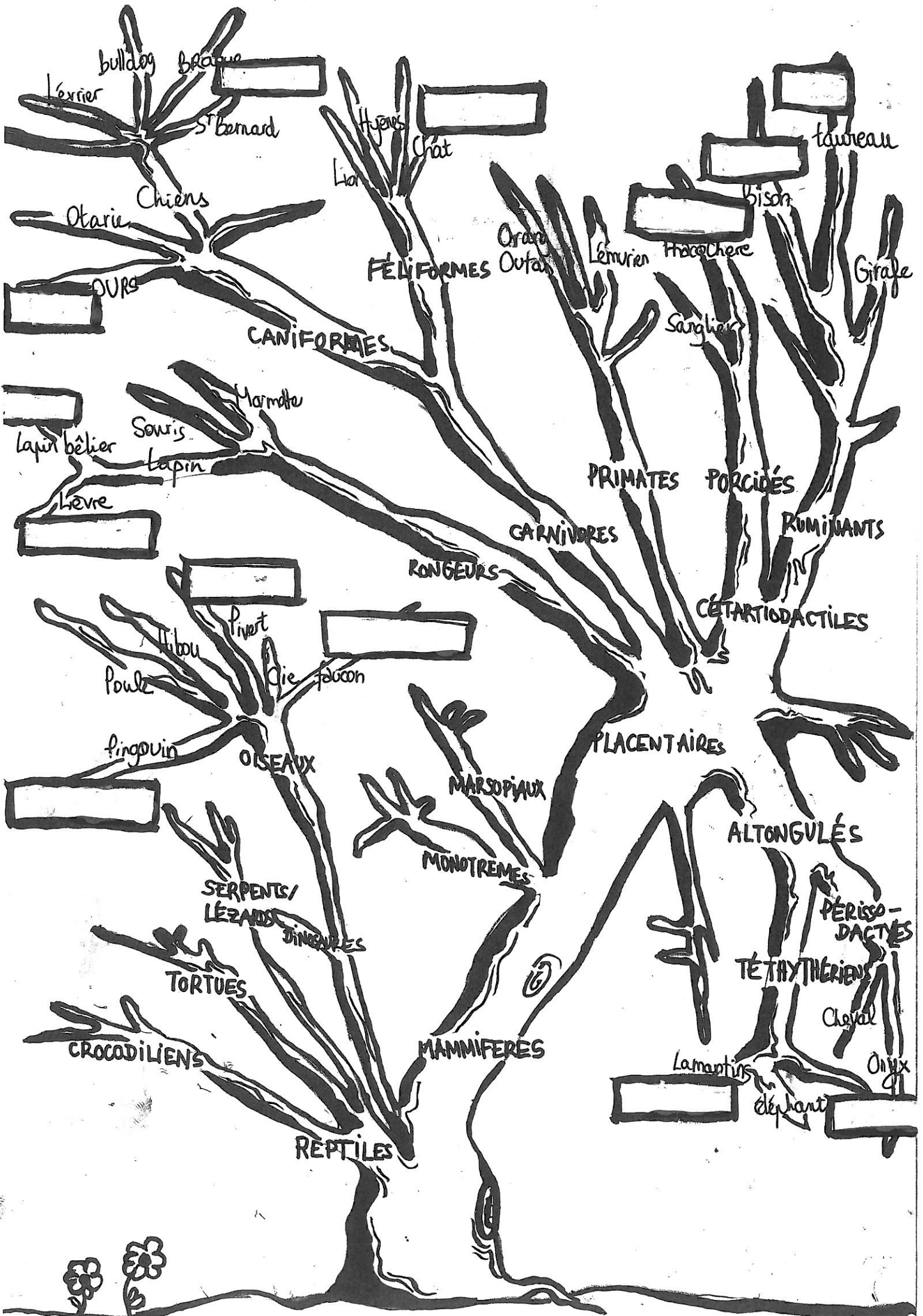
ARBRE PHYLOGÉNÉTIQUE DE LA FAMILLE *MACBETH*

Un jeu de Gala del Ucese, conçu avec Melicka Zyourhe et Samia Betbarra

Remplissez l'arbre phylogénétique avec les personnages de Macbeth,
soit :

Macbeth
Lady Macbeth
Duncan
Banquo
Macduff
Lady Macduff
Ross
Lennox
Angus
Malcolm
Donalbain
Sorcières
Assassins

(Attention, les solutions sont au verso !)



« Incipit Hitler »

Cela reste une loi inéluctable de l'histoire : elle défend précisément aux contemporains de reconnaître dès leurs premiers commencements les grands mouvements qui déterminent leur époque. C'est ainsi que je ne puis me rappeler quand j'ai entendu pour la première fois le nom d'Adolf Hitler, ce nom que nous nous voyons à présent obligés depuis des années de penser ou de prononcer chaque jour, presque à chaque seconde, à propos de quelque conjoncture, le nom de l'homme qui a apporté plus de calamités dans notre monde qu'aucun autre au cours des âges. Cela doit en tout cas s'être produit assez tôt, car notre Salzbourg, à deux heures et demie de chemin de fer, était en quelque sorte la voisine de Munich, si bien que même les événements d'intérêt purement local de cette ville nous étaient vite connus. Je sais seulement qu'un jour — je ne saurais plus déterminer la date exacte — une de mes connaissances passa la frontière et se plaignit que Munich était de nouveau en proie au désordre. Il y avait là en particulier un furieux agitateur du nom de Hitler, qui organisait des réunions accompagnées de sauvages bagarres et se livrait à une campagne d'excitation des plus vulgaires contre la république et les Juifs.

Ce nom tomba en moi, vide et sans poids. Il ne m'occupa pas plus longtemps. Car combien de noms d'agitateurs et de fauteurs de désordres, aujourd'hui depuis longtemps oubliés, surgissaient alors dans cette Allemagne délabrée, pour disparaître tout aussitôt ? Celui du capitaine Ehrhardt avec ses troupes baltes, celui du général Kapp, ceux des meurtriers de la Sainte-Vehme, des communistes bavarois, des séparatistes rhénans, des chefs de corps francs. Des centaines de ces petites bulles flottaient confusément dans la fermentation générale, et, à peine éclatées, ne laissaient rien après elles qu'une mauvaise odeur trahissant clairement la puanteur cachée dans la plate encore ouverte de l'Allemagne. Un jour aussi, la petite feuille de ce nouveau mouvement national-socialiste me passa entre les mains, c'était alors le *Miesbacher Anzeiger* (qui devait devenir plus tard le *Völkischer Beobachter*). Mais Miesbach n'était qu'un petit village et le journal vulgairement écrit. Qui s'en souciait ?

Mais ensuite surgirent tout à coup, dans les localités frontalières de Reichenbach et de Berchtesgaden où je me rendais presque chaque semaine, des troupes d'abord réduites, puis de plus en plus nombreuses, de jeunes gens en bottes à revers et chemises brunes, chacun portant sur la manche un brassard à croix gammée de couleur criarde. Ils organisaient des réunions et des défilés, paradaient dans les rues en chantant ou en scandant des chœurs parlés, couvraient les murs de gigantesques placards et les barbouillaient de croix gammées ; pour la première fois je m'aperçus qu'il y avait derrière ces bandes surgies brusquement des puissances financières et d'autres forces influentes. Ce n'était pas le seul Hitler, lequel, à l'époque, ne prononçait encore ses discours que dans les caves des brasseries bavaroises, qui pouvait avoir équipé ces milliers de jeunes gens d'un appareil aussi coûteux. Ce devait être des mains plus puissantes qui poussaient de l'avant ce nouveau mouvement. Car les uniformes étaient reluisants, les « troupes d'assaut » envoyées de ville en ville disposaient d'un parc surprenant d'automobiles, de motocyclettes, de camions tout neufs et irréprochables, dans un temps de misère générale et alors que les vrais vétérans de l'armée allaient encore en uniformes déchirés. D'autre part, il était manifeste que des chefs militaires entraînaient tactiquement ces jeunes gens — ou, comme on disait alors, les formaient à une discipline « paramilitaire » — et qu'il fallait que ce fût la Reichswehr elle-même, dans les services secrets de laquelle Hitler s'était dès le début engagé comme agent provocateur, qui procédait ici à l'instruction technique régulière d'un matériel humain qui s'était volontairement mis à sa disposition.

J'eus bientôt l'occasion d'assister à une de ces « actions de combat » auxquelles ces gens s'étaient exercés à l'avance. Dans une des localités de la frontière, où une réunion de sociaux-démocrates se tenait justement dans l'atmosphère la plus paisible, quatre camions arrivèrent en coup de vent, chacun d'eux bondé de jeunes nationaux-socialistes qui portaient des matras en

caoutchouc, et, tout comme je l'avais vu naguère à Venise sur la place Saint-Marc, ils surprirent par leur vitesse leurs adversaires qui ne s'attendaient à rien de semblable. C'était la même méthode, empruntée aux fascistes, mais exercée avec une plus grande précision militaire et préparée systématiquement, à la manière allemande, jusque dans les moindres détails. A un coup de sifflet, les SA sautèrent des camions avec la rapidité de l'éclair, frappèrent de leurs matras tous ceux qui se trouvaient sur leur chemin, et avant que la police pût intervenir ou que les ouvriers pussent se rallier, ils avaient déjà bondi dans leurs véhicules et reparti comme ils étaient venus. Ce qui me déconcerta, ce fut l'exacte technique selon laquelle ils sautaient de leurs camions et y remontaient, sur un seul coup de sifflet strident du chef de la bande. On voyait que chaque gaillard savait par avance, jusque dans ses muscles et dans ses nerfs, au moyen de quelle prise, à quelle roue du camion, et à quelle place il avait à bondir, pour ne pas gêner son voisin et compromettre la réussite du mouvement d'ensemble. Ce n'était nullement une affaire d'adresse personnelle, mais chacun de ces tours de main devait avoir été répété par avance des dizaines et peut-être des centaines de fois dans les casernes et sur les champs d'exercice. Dès le début — cela se voyait au premier coup d'œil — cette troupe avait été dressée à l'attaque, à la violence et à la terreur.

Bientôt, on entendit raconter davantage de choses sur ces manœuvres clandestines dans la campagne bavaroise. Quand tout dormait, ces jeunes gens se glissaient hors de leurs maisons et se rassemblaient pour des « exercices de nuit sur le terrain » ; des officiers de la Reichswehr, en service ou retraités, payés par l'Etat ou par les mystérieux bailleurs de fonds du parti, entraînaient ces troupes sans que les autorités accordassent beaucoup d'attention à ces étranges manœuvres nocturnes. Dormaient-elles vraiment, ou ne faisaient-elles que fermer les yeux ? Jugeaient-elles ce mouvement sans conséquence, ou favorisaient-elles en secret son extension ? En tout cas, ceux-là même qui le soutenaient clandestinement furent effrayés de la brutalité et de la promptitude avec lesquelles il sauta tout à coup sur ses jambes. Un beau matin, les autorités se réveillèrent et trouvèrent Munich aux mains de Hitler, tous les bâtiments publics occupés, les journaux forcés sous la menace du revolver d'annoncer triomphalement la révolution accomplie. Comme tombé des nuages, vers lesquels la république sans soupçon se contentait de lever des regards rêveurs, parut le *deus ex machina*, le général Ludendorff, le premier de tous ceux qui eurent qu'ils pourraient jouer Hitler et furent bernés par lui. Dans la matinée commença le fameux putsch censé conquérir l'Allemagne ; à midi (je n'ai pas à faire ici un cours d'histoire universelle), il était, comme on sait, déjà terminé. Hitler s'enfuit et fut bientôt arrêté ; ainsi, le mouvement semblait étouffé. En cette année 1923 disparurent les croix gammées, les troupes d'assaut, et le nom de Hitler retomba presque dans l'oubli. Personne ne pensait plus à lui comme à un candidat possible au pouvoir.

Ce n'est que quelques années plus tard qu'il reparut à la surface, et alors le flot grandissant du mécontentement le porta d'emblée très haut. L'inflation, le chômage, les crises politiques et pour une bonne part la folie des gouvernements étrangers avaient soulevé le peuple allemand ; un gigantesque désir d'ordre se manifestait dans tous les milieux de ce peuple, pour qui l'ordre a toujours eu plus de prix que la liberté et le droit — même Goethe a dit que le désordre lui paraissait plus fâcheux qu'une injustice. Et quiconque promettait l'ordre avait aussitôt des centaines de milliers de gens derrière lui.

Mais nous n'étions toujours pas conscients du danger. Le petit nombre des écrivains qui s'étaient vraiment donné la peine de lire le livre de Hitler, au lieu de s'occuper sérieusement de son programme, raillaient l'enflure de sa méchante prose. Les grands journaux démocratiques, au lieu de mettre en garde leurs lecteurs, les rassuraient quotidiennement : ce mouvement, qui en vérité ne finançait qu'à grand-peine son énorme agitation avec les fonds de l'industrie lourde et en s'enfonçant jusqu'au cou dans les dettes, devait inévitablement s'effondrer de lui-même le lendemain ou le surlendemain. Mais peut-être n'a-t-on jamais bien compris, à l'étranger, la raison pour laquelle l'Allemaene a, à tel point, durant ces années, sous-estimé et minimisé la personne et la puissance croissante de Hitler : l'Allemagne n'a pas seulement toujours été un Etat formé de

classes séparées : avec cet idéal de classes, elle a toujours été affectée d'une surestimation et d'une déification inébranlables de la « culture ». A l'exception de quelques généraux, toutes les hautes charges de l'État demeuraient exclusivement réservées à ceux qui avaient une « culture universitaire » ; tandis qu'en Angleterre un Lloyd George, en Italie un Garibaldi et un Mussolini, en France un Briand étaient vraiment sortis du peuple pour s'élever aux plus hautes fonctions publiques, en Allemagne on ne pouvait concevoir qu'un homme qui n'avait pas même achevé ses études primaires et qui, à plus forte raison, n'avait pas fréquenté l'université, qui avait couché dans des asiles de nuit et, pendant des années, gagné sa vie par des moyens aujourd'hui encore demeurés obscurs, pût jamais approcher seulement une place qu'avait occupée un baron vom Stein, un Bismarck, un prince von Bülow. Rien n'a autant aveuglé les intellectuels allemands que l'orgueil de leur culture, en les engageant à ne voir en Hitler que l'agitateur des brasseries qui ne pourrait jamais constituer un danger sérieux, alors que depuis longtemps, grâce à ses invisibles tireurs de ficelles, il s'était déjà fait des complices puissants dans les milieux les plus divers. Et même quand, en ce jour de janvier 1933, il fut devenu chancelier, la grande masse et même ceux qui l'avaient poussé à ce poste le considérèrent comme un simple intérimaire et le gouvernement national-socialiste comme un simple épisode.

C'est alors que se manifesta pour la première fois dans un très grand style la technique géniale et cynique de Hitler. Depuis des années, il avait fait des promesses de tous les côtés et gagné dans tous les partis des répondants influents qui croyaient tous qu'ils pourraient utiliser à leurs fins particulières les forces mystiques du « soldat inconnu ». Mais cette même technique, que Hitler mit plus tard en œuvre dans la grande politique et qui consistait à s'allier par serment et en invoquant la loyauté allemande avec ceux-là justement qu'il avait l'intention d'exterminer et d'anéantir, célébra son premier triomphe. Il savait si bien abuser par des promesses faites à tout le monde, que le jour où il conquit le pouvoir, la jubilation régna dans les camps les plus opposés. Les monarchistes de Doorn voyaient en lui le plus fidèle des serviteurs préparant les voies à l'empereur, mais à Munich, les monarchistes bavaïrois, partisans des Wittelsbach, ne manifestaient pas moins d'allégresse ; eux aussi le tenaient pour « leur » homme. Les nationaux allemands croyaient qu'il allait fendre pour eux le bois dont ils chaufferaient leurs poêles ; leur chef Hugenberg s'était assuré par convention la place la plus importante dans le cabinet de Hitler et croyait avoir ainsi le pied à l'étrier — naturellement, malgré l'accord juré, on le mit à la porte après les premières semaines. L'industrie lourde se sentait délivrée par Hitler de la crainte des bolchevistes, elle voyait au pouvoir l'homme qu'elle finançait en secret depuis des années ; et en même temps la petite bourgeoisie, à laquelle il avait promis dans cent réunions de « briser l'esclavage des taux d'intérêt », respirait, pleine d'enthousiasme. Les petits commerçants se souvenaient qu'il avait donné sa parole de fermer les grands magasins, leurs plus dangereux concurrents (promesse qui ne fut jamais tenue) ; mais Hitler était surtout bien vu des militaires, parce qu'il pensait en militaire et insultait les pacifistes. Même les sociaux-démocrates ne voyaient pas son ascension d'un si mauvais œil qu'on aurait pu s'y attendre, car ils espéraient qu'il les débarrasserait de leurs ennemis jurés, les communistes, qui se pressaient si importunement derrière eux. Les partis les plus divers et les plus opposés considéraient comme leur ami ce « soldat inconnu », qui avait fait toutes les promesses, tous les serments à chaque classe, à chaque parti, à chaque tendance — même les Juifs allemands n'étaient pas très inquiets. Ils se flattaient qu'un ministre *Jacobin*⁶⁷ n'était plus un jacobin, qu'un chancelier de l'Empire allemand renonceraient naturellement aux vulgarités de l'agitateur antisémite. Et après tout, quelles violences pouvait-il exercer dans un État où le droit était fortement ancré, où la majorité du Parlement était contre lui et où chaque citoyen de l'État croyait sa liberté et l'égalité des droits assurées par la Constitution solennellement jurée ?

Puis vint l'incendie du Reichstag, le Parlement disparut, Goering lâcha ses bandes déchaînées, d'un seul coup, tout droit était supprimé en Allemagne. On apprenait en frissonnant qu'il y avait en pleine paix des camps de concentration et que, dans les casernes, avaient été aménagés des locaux secrets où l'on exécutait des innocents sans jugement et sans formalités. Tout cela ne

Le Roi Des Cons

G. Brassens

Non certes elle n'est pas bâtie
Non certes elle n'est pas bâtie
Sur du sable sa dynastie
Sur du sable sa dynastie

Il y a peu de chances qu'on
Détrône le Roi des cons.

Il peut dormir ce souverain
Il peut dormir ce souverain
Sur ses deux oreilles serein
Sur ses deux oreilles serein

Il y a peu de chances qu'on
Détrône le Roi des cons.

Je tu il elle nous vous ils
Je tu il elle nous vous ils
Tout le monde le suit docil'
Tout le monde le suit docil'

Il y a peu de chances qu'on
Détrône le Roi des cons.

Il est possible au demeurant
Il est possible au demeurant
Qu'on déloge le Shah d'Iran
Qu'on déloge le Shah d'Iran

Il y a peu de chances qu'on
Détrône le Roi des cons.

Qu'un jour on dise c'est fini
Qu'un jour on dise c'est fini
Au petit Roi de Jordanie
Au petit Roi de Jordanie

Il y a peu de chances qu'on
Détrône le Roi des cons.

Qu'en Abyssinie on recuse
Qu'en Abyssinie on recuse
Le Roi des Rois le bon Négus
Le Roi des Rois le bon Négus

Il y a peu de chances qu'on
Détrône le Roi des cons.

Que sur un air de fandango
Que sur un air de fandango
On congédie le vieux Franco
On congédie le vieux Franco

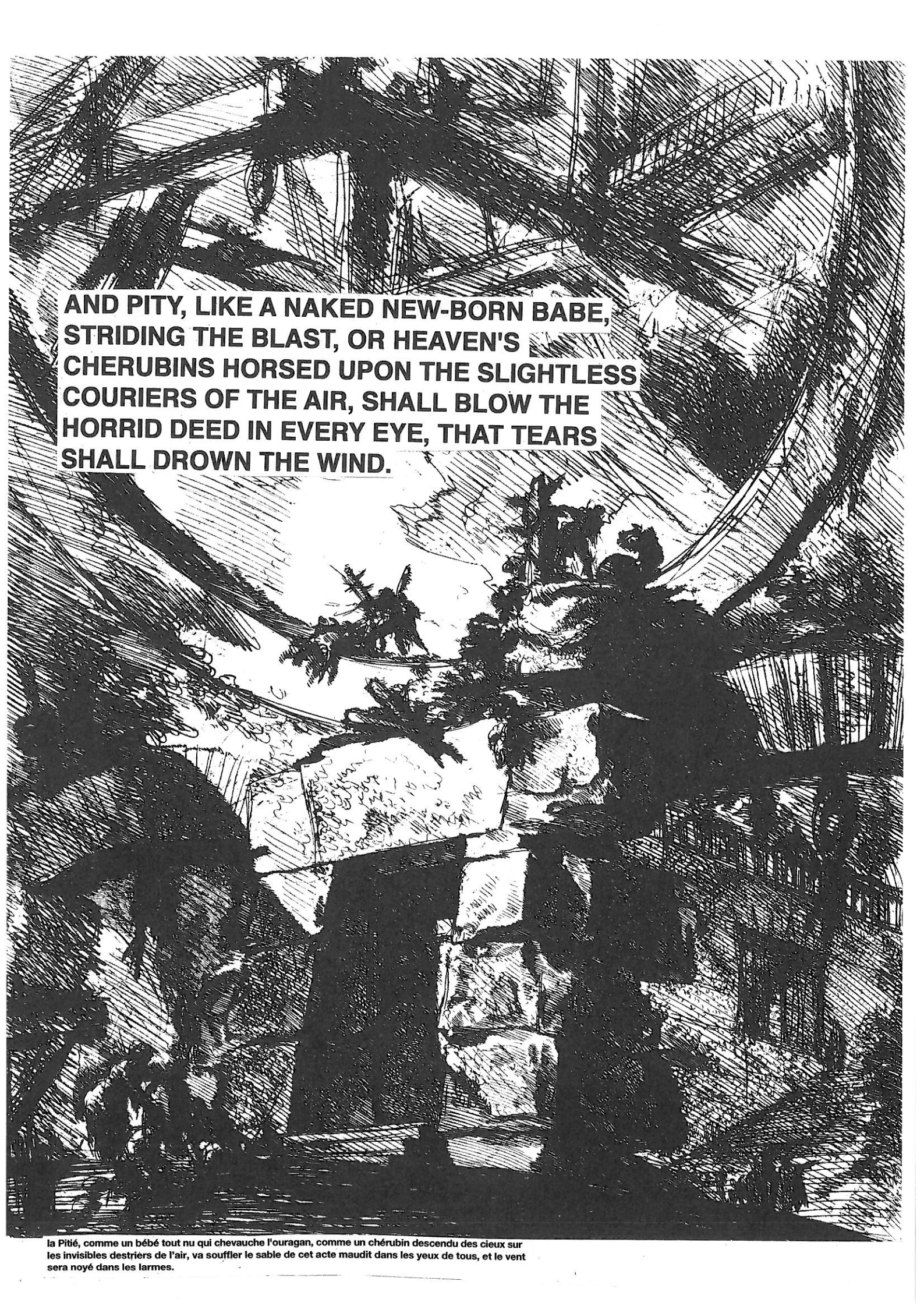
Il y a peu de chances qu'on
Détrône le Roi des cons.

Que la couronne d'Angleterre
Que la couronne d'Angleterre
Ce soir roule par terre
Ce soir roule par terre

Il y a peu de chances qu'on
Détrône le Roi des cons.

Que ça c'est vu dans le passé
Que ça c'est vu dans le passé
Marianne soit renversée
Marianne soit renversée

Il y a peu de chances qu'on
Détrône le Roi des cons



**AND PITY, LIKE A NAKED NEW-BORN BABE,
STRIDING THE BLAST, OR HEAVEN'S
CHERUBINS HORSED UPON THE SLIGHTLESS
COURIERS OF THE AIR, SHALL BLOW THE
HORRID DEED IN EVERY EYE, THAT TEARS
SHALL DROWN THE WIND.**

la Pitié, comme un bébé tout nu qui chevauche l'ouragan, comme un chérubin descendu des cieux sur les invisibles destriers de l'air, va souffler le sable de cet acte maudit dans les yeux de tous, et le vent sera noyé dans les larmes.

CITATION DU JOUR

ROSS

Ah, good father,
Thou seest, the heavens, as troubled with man's act,
Threaten his bloody stage: by the clock, 'tis day,
And yet dark night strangles the travelling lamp:
Is't night's predominance, or the day's shame,
That darkness does the face of earth entomb,
When living light should kiss it?
(Shakespeare, *Macbeth*, II, 4)

ROSS

Ah, petit père, tu vois comme le ciel, troublé par les actions des hommes, menace leur sanglant théâtre... D'après l'heure il devrait faire jour, et pourtant une nuit noire étouffe le soleil voyageur. Est-ce que c'est la nuit qui est en train de gagner ? Ou bien le jour qui a honte ? Une obscurité ensevelit la face de la terre quand une lumière vivante devrait venir l'embrasser.
(trad. Julie Etienne & Joris Lacoste pour le Théâtre Permanent)

ROSS

Ah, bon père, ne dirait-on pas que les cieux sont perturbés par les actes des hommes
Et en secouent les tréteaux maculés de sang ?
A en croire l'horloge c't le jour,
Et pourtant une nuit épaisse étouffe la torche errante.
Est-ce l'ascendant de la nuit, est-ce la vergogne du jour
Qui font que la ténèbre ensevelit la terre,
Quand devrait l'embrasser la lumière vivante ?
(trad. Yves Bonnefoy)

ROSS

Ah, mon père,
Tu vois les cieux troublés d'un acte d'homme
Faire trembler son estrade sanglante.
A l'horloge, il fait jour, mais la nuit noire
Etrangle cette lampe vagabonde.
La nuit qui règne, ou la honte du jour,
La terre voit son visage inhumé
Par la ténèbre alors que la lumière,
Source de vie, devrait le caresser.
(trad. André Markowicz)

ROSS

Ah, bon père,
Vous voyez, le ciel, comme dérangé avec l'acte d'homme,
Menacez sa scène sanglante : par l'horloge, ' jour de si,
Et pourtant la nuit sombre étrangle la lampe voyageante :
N'est-ce pas la prédominance de nuit, ou la honte du jour,
Cette obscurité le visage de terre ensevelit,
En vivant la lumière devrait l'embrasser ?
(trad. Reverso traduction.)

Humanity is just a work in progress

« Il demeure que l'humanité est le seul fruit tombé
qui n'ait point connu d'arbre. »
Émile Ajar.

« Un imbécile assis sur le trône est-il déchargé de toute responsabilité du seul fait que c'est un imbécile ? »

En 1982, soit quelques années avant que le régime communiste ne s'effondre en Tchécoslovaquie, Milan Kundera dans *L'Insoutenable légèreté de l'être* posait en ces termes la question de l'innocence et de la responsabilité. Il me semble certains soirs pouvoir y retrouver Macbeth. Il me semble certains soirs découvrir sous son inconséquence une forme d'imbécillité : Macbeth, roi des cons ? Sans aller jusque là, la fiction a au moins le mérite d'être édifiante pour celui qui ne saurait se résoudre à faire de l'ignorance une condition de l'innocence.

Aujourd'hui, qu'en est-il du trône ? qu'en est-il de l'imbécile ?

*

– Hypothèse A nous sommes au-delà de la chute
– *Regardons-nous si nous en avons le courage*
– Hypothèse B nous sommes en deçà de la chute
– *Regardons-nous et affrontons ce spectacle inattendu*
Et que voyons-nous alors ?
– Hypothèse C nous ne faisons que chuter éternellement depuis le commencement
– *L'homme a inventé comment détruire l'homme*
Et l'homme entend et l'homme sait
Et l'homme ne fait rien
– Qu'y avait-il avant ?
– *Regardons-nous comme nous ne l'avons jamais fait*
Et nous verrons ce spectacle triste et attendu
– Une chute infinie comme celle des planètes
– *Un homme chez nous*
Ça veut dire un complice
Puisque nous avons tous profité de l'exploitation
– L'homme compte quand il trébuche
– *L'histoire de l'homme s'est faite sans l'homme*
– Ou quand il meurt
– *Aucune puissance ne s'autolimite elle ne peut être combattue que par une autre puissance*

*

Il y a cette scène, à l'acte II, qui pourrait sembler anecdotique, surnuméraire – une sorte d'excroissance du drame sans vocation particulière. Je l'ai pensé pendant un temps. On y voit un vieillard et Ross devisant tous les deux, c'est une conversation pour passer le temps, faute de mieux croit-on, ça ne nous apprend pas grand-chose, ça ne dure pas très longtemps, quelques répliques tout au plus, et pourtant la scène est indispensable, indispensable en ce

qu'elle met en jeu le dérèglement du monde – la réversibilité des inconséquences :

LE VIEUX. J'ai soixante-dix ans de souvenirs, et dans cet espace de temps j'en ai vu des heures terribles et des choses bizarres. Mais cette nuit amère rend dérisoire tout ce que j'ai connu.

ROSS. Ah, petit père, tu vois comme le ciel, troublé par les actions des hommes, menace leur sanglant théâtre...

Jusqu'où ira l'innocence de l'imbécile ?

*

- Le réchauffement va entraîner un réchauffement sensible des zones tempérées
- Pour chaque fumée une pièce pour chaque pauvre une fumée
- Permettant ainsi la culture / de produits jusqu'ici réservés / aux espaces tropicaux
- Pour chaque acide une pièce pour chaque pauvre de l'acide
- Qui ira dénoncer la présence des poulpes / aux abords des côtes bretonnes ?
- Pour chaque espèce une pièce pour chaque pauvre des cadavres
- C'est une espèce frileuse / sensible aux modulations de la masse géothermique / particulièrement délicieuse flambée avec du whisky dans un grand récipient à fond plat

*

- We are now faced with the fact, my friends, that tomorrow is today
- L'échelle et la portée des défis que nous affrontons sont sans précédent
- We are confronted with the fierce urgency
- Racontez-nous l'histoire de la chute l'histoire de la crise dirent les hommes réunis autour du roi Macbeth
- The world has less than a decade to change course
- Et l'auteur répondit : Les grands d'Écosse rassemblés par le chaos statuèrent sur le futur du groupe
- Ligne droite ou ligne courbe telle était l'alternative
- La terre pouvait encore devenir source de profit
- Alors l'Écosse se mit à boitiller
- Tantôt sur une jambe et tantôt sur l'autre
- On inventa la droite courbe on nous fit croire que l'on pouvait jouer à saute-mouton pendant une éternité que ce n'était qu'un jeu sans conséquence Il y a longtemps l'Écosse était divisée en plusieurs territoires il y avait quelques habitants
 - Un très petit nombre
 - Tout petit petit
 - Dérisoire en vérité
- Un très petit nombre qui en possédait la totalité un très grand nombre qui se partageait les miettes et se contentait des déchets
- Actions taken or not taken in the years ahead will have a profound bearing on the future course of human development
- Il y a un abîme entre donner et prendre et le plus petit abîme est le plus difficile à combler
- What is missing is a sense of urgency human solidarity and collective interest
- L'Écosse se mit à boitiller
- Tantôt sur une jambe et tantôt sur l'autre
- Les carcasses des peu nombreux faisaient office de repas pour ceux du plus grand nombre
 - On inventa l'injustice
 - Qui n'est pas l'inégalité

- Qui n'est pas l'infamie
- Qui n'est pas l'ignorance
- Qui n'est pas l'injure
- Mais qui les contient toutes
- Il y a en moi quelque chose d'inaisé et d'inaisable qui veut élever la voix
- Chose inaisée et inaisable
- On nous fit croire
- Qui veut élever la voix
- Que l'on pouvait jouer à saute-mouton pendant une éternité que ce n'était qu'un jeu sans conséquence
- Qui le voudrait mais qui ne le peut pas
- Le changement passe par divers stades dont les deux premiers sont la précontemplation et la contemplation
- Si vous ne le faites pas pour la planète faites-le pour l'argent indique une publicité dans le couloir du métro parisien
- La majorité de nos contemporains n'en sont qu'à la précontemplation
- Voici venu le temps de la croissance négative
- L'idée de changement n'a pas encore percolé dans leur être
- Celui de la décroissance prospère Et du marketing caritatif
- On ne change que quand on est en contact avec la réalité et qu'on voit les dangers actuels et futurs

*

- Integrity is the foundation for all that WE do integrity includes HONESTY DECENCY CONSISTENCY and COURAGE
- Dans l'Exode, au moment du don du Sinaï, le peuple en devenir affirme : « Nous ferons et nous comprendrons ». Dans le Deutéronome, au moment où se trouve relaté le même épisode, Il est écrit « nous comprendrons, et nous ferons ».
- MONSANTO wants to make the world a better place for future generations
- Qu'est-ce que cela veut dire ?
- MONSANTO can do this best by providing value through the products and systems we offer to farmers
- « Nous ferons et nous comprendrons » ou « Nous comprendrons et nous ferons ». Pourquoi cette hésitation ?
- WE are helping farmers around the world to create a better future for human beings
- Comment ne pas douter ? Ne pas faillir ? Comprendre puis agir ou agir puis comprendre... Le doute est là...
- WE want to make the world a better place for future generations
- Comment savoir quel est le bon ?
- WE will create clarity of direction
- ... dans le fruit
- ... roles and accountability
- Et on ne peut que douter
- Build strong relationships with our customers and external partners
- C'est terrifiant ce doute
- Make wise decisions
- Comprendre et Agir
- Steward our company resources
- Agir et comprendre
- ... and take responsibility for achieving agreed-upon results.
- Le doute procède-t-il de l'homme ou l'homme du doute ?

- WE will create a great place to Work
- Il faudra que j'y réfléchisse
- MONSANTO wants to make the world a better place for future generations
- Et alors il sera peut-être trop tard
- Humanity is just a work in progress The environment will be our highest priority

*

M'intéresse la manière dont la pièce met en scène l'interdépendance entre le monde et les actions humaines. On peut lire ces signes du trouble à travers une grille de lecture classique – celle que dépliant inmanquablement les analyses littéraires charpentées à grands coups de figures rhétoriques répondant aux doux noms d'« adynaton » ou d'« impossibilia » et l'on retrouvera en soi le souvenir des explications secouées d'idiotie par la logique d'une rhétorique baroque, muabilité, labilité et renversement du monde qui aujourd'hui ne nous disent plus rien et s'effacent derrière le nom épinglé ainsi qu'un phénomène aussi sec que le papillon épinglé par un taxinomiste scrupuleux. Préférer ici voir dans cette cosmogonie chaotique les points de maillage de l'action de l'homme et de son environnement. Etroite indépendance de l'homme et de la planète, du monde et de son geste.

*

- L'IPCC Intergovernmental Panel on Climate Change a mis en place une série de scénarios
- If we want to make the world a better place for future generations we have to face our mistake
- Il y a six modèles d'évolution possible chacun d'eux prend en compte différentes perspectives de croissance aussi bien démographique qu'économique certains scénarios le B1 notamment sont particulièrement optimistes
- We may have made a mistake Millions of people might have made the same mistake for thousands of years
- Selon ce scénario la concentration atmosphérique de CO2 se stabiliserait autour de 600 ppm à la fin du siècle entraînant une hausse de seulement 1.8 degrés et une élévation du niveau de la mer de 18 à 38 cm
- Climate change provides a potent reminder of the one thing that we share in common It is called planet Earth
- Ce que vous ne dites pas c'est que même dans cette version optimiste Plus de 10 millions de personnes seront touchées par la montée des eaux
- The early warning signs are already visible
- Et que certains pays perdront 10 à 20% de leur surface cultivable
- Climate change is different from other problems
- Il y a aussi un scénario beaucoup plus pessimiste
- It challenges us to think about what it means To live as part of an ecologically interdependent Human community
- Connu sous le nom de A1F1 ce scénario se base lui sur l'hypothèse d'une non-réduction des émissions de CO2 et d'une utilisation encore massive des énergies fossiles sur la consommation accrue de pétrole de viande sur le recours massif aux transports aériens et automobiles
- Ecological interdependence is not an abstract concept
- Dans ces conditions la concentration atmosphérique de CO2 devrait atteindre en 2099 1,550 ppm soit quatre fois le niveau actuel Une telle concentration entrainerait une hausse de la température de 4°C et une élévation du niveau de la mer de presque 60 cm
- Collective action is not an option but an imperative
- Le nombre de réfugiés climatiques atteindrait alors 420 millions dans les années 2100

– Le 2 janvier 2007 disparaissait LOHACHARA Les dix mille habitants eurent le privilège d'être les premiers réfugiés climatiques.

*

– Les trilobites sont venus et ils sont repartis

Le tyrannosaure est venu et il est reparti

Macbeth est venu et il est reparti

– Chacun a essayé

– Chacun a fait de son mieux du point de vue de l'évolution

– Considérez que 99,9 % de toutes les espèces sont venues et sont parties

– ICH BIN

– ICH WAR

– ICH WERDE SEIN

Considérez aussi qu'au cours des 65 derniers millions d'années, le taux d'extinction moyen a tourné autour d'une extinction par an pour un million d'espèces.

– Aujourd'hui, ce taux serait entre 50 et 560 fois supérieur au taux d'extinction attendu pour une biodiversité stable. De tels chiffres laissent à penser que nous allons vers une sixième crise d'extinction : nous sommes menacés par la perte de la majorité des espèces d'ici la fin du XXI^e siècle. À la différence des autres crises d'extinction, cette extinction de masse est cette fois causée par l'homme.

– Selon le rapport du Millennium Ecosystem Assessment de 2005 d'ici à 2100 12% des oiseaux 25% des mammifères et 32% des amphibiens auront disparu

Dans les dernières années 20% des récifs coralliens 35% des superficies de mangroves ont disparu

– Toi qui vis l'homme, Déchirer l'homme dans l'homme, Et déchirer l'agneau dans l'homme, Et rire en le déchirant

– Rire d'un rire orgiaque

Ceci, ceci est ta félicité !

La félicité d'un aigle et d'une panthère, Félicité d'un fou !

*

Le ciel troublé par les actions des hommes menace leur sanglant théâtre

La question n'est pas

« Nous avons été arrogants soyons humbles à présent »

La question est

« Que nous est-il arrivé ?

Comment avons-nous pu en arriver là ? »

La vraie catastrophe c'est le processus qui mène à la catastrophe.

B. BRECHT, CINQ DIFFICULTÉS POUR ÉCRIRE LA VÉRITÉ

CINQ DIFFICULTÉS POUR ÉCRIRE LA VÉRITÉ

c'est-à-dire ne pas l'étouffer ni la taire, et ne rien écrire qui lui soit contraire. Il ne doit pas s'aplatir devant les puissants, ni tromper les faibles. Naturellement il est très difficile de ne pas s'aplatir devant les puissants, et très profitable de tromper les faibles. Déplaier aux possédants, c'est renoncer à rien posséder. Renoncer au salaire de son travail, c'est parfois renoncer à travailler, et refuser d'être célèbre parmi les puissants, c'est souvent refuser toute célébrité. Cela réclame du courage. Les époques d'extrême oppression sont généralement des époques où il est beaucoup question de grands et nobles thèmes. Il faut du courage, en de telles époques pour parler de thèmes aussi mesquins et aussi bas que la nourriture et le logement des travailleurs, pendant que l'on exalte à grand bruit l'esprit de sacrifice. Lorsque les paysans sont couverts d'honneurs, il est courageux de parler des machines agricoles et des fourrages à bon marché qui allégeraient ce travail qu'on honore tant. Lorsque tous les haut-parleurs braillent que l'ignorant vaut mieux que celui qui sait, il est courageux de demander : meilleur pour qui ? Lorsqu'on parle de races nobles et de races inférieures il est courageux de demander si la faim, l'ignorance et la guerre ne produisent pas de fâcheuses difformités. Du courage est également nécessaire pour dire la vérité sur soi, sur le vaincu que l'on est. Beaucoup de persécutés perdent le pouvoir de reconnaître leurs fautes. La persécution leur semble une monstrueuse injustice. Les persécutés sont des méchants, puis- qu'ils persécutent, et eux, les persécutés, sont persécutés à cause de leur vertu. Mais cette vertu a été battue, vaincue, réduite à l'impuissance, et n'était donc qu'une faible vertu, une mauvaise vertu, inconsistante et peu sûre, car il n'est pas admissible d'accepter la faiblesse de la vertu comme on accepte l'humidité de la pluie. Pour dire que les bons n'ont pas été vaincus à cause de leur vertu ; mais à cause de leur faiblesse, du courage est nécessaire. Naturellement il faut montrer la vérité dans sa lutte avec le mensonge, et ne pas en faire quelque chose de général, de sublime et d'ambigu. Le mensonge a justement ce style général, sublime et ambigu. Lorsqu'on dit que quelqu'un a dit la vérité, ce sont d'abord les autres, plusieurs, beaucoup ou un seul, qui ont dit quelque chose d'autre, des mensonges ou des généralités, mais lui a dit la vérité, quelque chose de pratique, de concret, d'impossible à nier, la chose même qu'il fallait dire.

On n'a pas besoin de beaucoup de courage pour déplorer en termes généraux la corruption du monde et pour parler sur un ton menaçant, dans une partie du monde où la chose est encore permise, de la revanche de l'Esprit. Beaucoup font les braves comme si les canons étaient braqués sur eux, et non simplement des lorgnettes de théâtre. Ils orientent vagues et générales revendications à la face d'un monde où l'on aime les gens inoffensifs. Ils réclament en termes généraux

CINQ DIFFICULTÉS POUR ÉCRIRE LA VÉRITÉ

Aujourd'hui l'écrivain qui veut combattre le mensonge et l'ignorance et dire la vérité doit lutter contre au moins cinq difficultés. Il lui faut le courage de dire la vérité, alors qu'elle est partout étouffée ; l'intelligence de la reconnaître, alors que partout on la cache ; l'art de la rendre maniable comme une arme ; assez de jugement pour choisir ceux entre les mains de qui elle deviendra efficace ; assez de ruse enfin pour la répandre parmi eux. Ces difficultés sont grandes pour ceux qui écrivent sous le fascisme ; elles existent aussi pour ceux qu'on a chassés ou qui ont fui ; et même pour ceux qui écrivent sous un régime de liberté bourgeoise.

- 1) Le courage de dire la vérité. Il apparaît comme évident que l'écrivain doit dire la vérité,

raux une justice pour laquelle ils n'ont rien fait, et la liberté de recevoir leur part d'un butin qu'on a pendant longtemps partagé avec eux. Pour eux la vérité est uniquement ce qui sonne bien. Si la vérité est toute sèche, toute en chiffres et en faits, s'il faut pour la trouver de l'effort et de l'étude, alors elle n'est pas une vérité pour eux, elle n'a pour eux rien d'exaltant. Ils n'ont que le comportement extérieur de ceux qui disent la vérité. Leur grand malheur : ils ne la connaissent point.

2) L'intelligence de reconnaître la vérité.

Comme il est difficile de dire la vérité parce qu'elle est partout étouffée, la dire ou ne pas la dire semble à la plupart une simple question d'honnêteté. Ils croient qu'il y a seulement du courage. Ils oublient la seconde difficulté, celle de la découverte. On ne peut pas dire qu'il soit facile de trouver la vérité.

D'abord il n'est déjà pas si facile de découvrir quelle vérité vaut d'être dite. Aujourd'hui par exemple un grand état civilisé après l'autre s'enfonce sous les yeux de l'univers dans la pire barbarie. Par surcroît chacun sait que la guerre intérieure, menée avec les moyens les plus effroyables, peut d'un jour à l'autre se transformer en une guerre extérieure qui ne laissera peut-être qu'un monceau de décombres à la place de notre continent. C'est sans aucun doute une vérité, mais naturellement il y a bien d'autres vérités. Par exemple il n'est pas faux que les chaises sont faites pour s'asseoir et que la pluie tombe du haut vers le bas. Beaucoup de poètes écrivent des vérités de ce genre là. Ils ressemblent à des peintres qui brosseraient des natures mortes sur un navire en perdition. La première difficulté dont nous avons parlé ne se pose pas pour eux, et pourtant ils ont bonne conscience. Ils peignent leur tableautin sans se laisser troubler par les puissants, mais sans se laisser troubler non plus par les cris des vicieux. L'absurdité de leur conduite engendre en eux un « profond » pessimisme, qu'ils vendent bien, et que les autres auraient plus de raisons d'éprouver lorsqu'ils voient ces maîtres et la façon dont ils se vendent. Avec cela, il n'est même pas facile de reconnaître que leurs vérités sont des vérités sur la destination des chaises et le sens de la pluie : elles rendent d'ordinaire un tout autre son, comme si elles portaient sur des choses essentielles. Car le travail de l'artiste consiste justement à donner l'air important à ce qu'il traite.

C'est seulement en y regardant de près qu'on s'aperçoit qu'ils disent simplement : « Une chaise est une chaise » et « Nul ne peut empêcher la pluie de tomber du haut vers le bas ». Les gens ne trouvent pas la vérité qui vaut d'être dite. D'autres se consacrent véritablement aux tâches les plus urgentes, n'ont peur ni des puissants ni de la pauvreté, et n'ar-

rivent pourtant pas à trouver la vérité. Il leur manque les connaissances. Ils sont pleins de vieilles superstitions, de préjugés illustres et que le passé a souvent revêtus d'une forme belle. Le monde est trop compliqué pour eux, ils n'en connaissent pas les données et ne voient pas les relations. Il faut, outre l'honnêteté, des connaissances qu'on peut acquérir et des méthodes qui s'apprennent. Tout ceux qui écrivent en cette époque de complications et de grands changements ont besoin de connaître la dialectique matérialiste, l'économie et l'histoire. Cette connaissance peut s'acquérir par les livres et l'apprentissage pratique, pour peu qu'on ait la volonté nécessaire. Beaucoup de vérités peuvent être mises au jour par des moyens plus simples, des fragments de la vérité, ou des données conduisant à sa découverte. Lorsqu'on veut chercher, il est bon d'avoir une méthode, mais on peut aussi trouver sans méthode, ou même sans rien chercher. Mais par ces voies de hasard on ne peut guère atteindre à une représentation de la vérité qui permette aux hommes de savoir comment ils doivent agir. Les gens qui ne font que noter de petits faits ne sont pas capables de rendre maniables les choses de ce monde. Ce qui est le but de la vérité : elle n'en a pas d'autre. Les gens qui ont à dire la vérité, ne sont pas à la hauteur de cette obligation.

Si quelqu'un est prêt à dire la vérité, et capable de la reconnaître, trois difficultés restent à surmonter.

3) L'art de rendre la vérité maniable comme une arme.

C'est à cause des conséquences qui s'en dégagent pour la conduite pratique qu'il est nécessaire de dire la vérité. Comme exemple de vérité dont on peut tirer des conséquences fausses ou pas de conséquences du tout, nous prendrons la conception très répandue selon laquelle règne dans certains pays un état de choses néfaste, résultant de la barbarie. Selon cette conception le fascisme est une vague de barbarie qui a recouvert certains pays avec la violence d'un phénomène naturel.

D'après cette conception le fascisme est une nouvelle, une troisième force, juxtaposée au capitalisme et au socialisme (et les dominant); d'après elle non seulement le mouvement socialiste, mais aussi le capitalisme aurait pu, sans le fascisme, continuer à exister, etc. Naturellement c'est là une affirmation fasciste, une capitulation devant le fascisme. Le fascisme est une phase historique dans laquelle le capitalisme est entré, par conséquent quelque chose de nouveau et en même temps d'ancien. Le capitalisme n'existe plus dans les pays fascistes que sous forme de fascisme, et il n'est possible de combattre le fascisme qu'en tant que capitalisme, forme la plus nue, la plus cynique, la plus oppressive et la plus menaçante du capitalisme.

Dès lors comment veut-on dire la vérité sur le fascisme,

que l'on refuse, si l'on ne veut rien dire contre le capitalisme qui l'engendre ? Quelle portée pratique pourrait avoir une telle vérité ?

Ceux qui sont contre le fascisme sans être contre le capitalisme, qui pleurnichent sur la barbarie causée par la barbarie ressemblent à des gens qui veulent recevoir leur tranche de rôt de veau, mais pas qu'on tue le veau. Ils veulent manger du veau, mais ne veulent pas voir de sang. Il suffit pour les contenter que le boucher se lave les mains avant de servir la viande. Ils ne sont pas contre les rapports de propriété qui produisent la barbarie, mais seulement contre la barbarie. Ils élèvent la voix contre la barbarie, et ceci dans des pays où règnent les mêmes rapports de propriété, mais où les bouchers se lavent encore les mains avant de servir la viande.

Les récriminations contre des mesures barbares peuvent être efficaces un moment, tant que les auditeurs croient que de telles mesures ne sont pas possibles chez eux. Certains pays ont la possibilité de maintenir leurs rapports de propriété par des procédés d'apparence moins violente. La démocratie leur rend encore les services pour lesquels d'autres pays doivent employer la violence, c'est-à-dire qu'elle garantit la propriété des moyens de production. Le monopole des usines, des mines, de la propriété foncière crée partout des conditions barbares ; mais elles sont moins visibles. La barbarie devient visible dès que ce monopole ne peut plus être protégé que par la violence ouverte.

Certains pays qui n'ont pas encore besoin pour préserver les monopoles barbares de renoncer par dessus le marché aux garanties formelles du droit, non plus qu'à des commodités comme l'art, la philosophie, la littérature, aiment particulièrement des hôtes dont les discours excusent leur pays natal d'avoir renoncé à de telles commodités : cela leur sera utile dans les guerres que l'on attend. Doit-on dire qu'ils ont reconnu la vérité, ceux qui par exemple réclament à cor et à cri une lutte sans pitié contre l'Allemagne ; car elle est la véritable patrie du mal en notre époque, la succursale de l'enfer, le repaire de l'Antéchrist ? Il faudrait plutôt dire qu'ils sont d'impissants et néfastes imbéciles. Car la conclusion de ce bavardage serait que ce pays doit être anéanti : ce pays tout entier avec tous ses habitants, car le gaz asphyxiant, lorsqu'il tue, ne choisit pas les coupables.

L'homme frivole, qui ne connaît pas la vérité, s'exprime en termes généraux, nobles et imprécis. Il péroré sur « les » Allemands, pleurniche sur « le » Mal, et l'auditeur, en mettant les choses au mieux, ne sait pas quoi faire. Va-t-il décider de ne pas être Allemand ? L'enfer disparaîtra-t-il si lui-même est bon ? Les grands mots sur la barbarie produit de la barbarie et disparaît grâce à l'éducation morale, qui vient de l'éducation. Tout cela est dit en termes bien généraux,

n'a pas pour but l'application pratique et, dans le fond, ne s'adresse à personne.

De telles descriptions montrent seulement quelques maillons de la chaîne des causes, et présentent certaines forces motrices comme des forces impossibles à dominer. De telles descriptions sont pleines d'obscurité, cachant ainsi les forces qui produisent les catastrophes. Un peu de lumière, et l'on voit tout à coup que ce sont des hommes qui causent les catastrophes. Car nous vivons en un temps où l'homme est le destin de l'homme.

Le fascisme n'est pas une catastrophe naturelle, qu'on puisse comprendre à partir de la « nature » humaine. Mais il y a, même en présence de catastrophes naturelles, une façon digne de l'homme de les décrire, une façon qui fait appel à ses puissances combattives.

Dans beaucoup de journaux américains on a pu voir, après un grand tremblement qui détruisit Yokohama, des photographies qui montraient un champ de ruines. La légende était « Steel stood » (L'acier a tenu bon), et en effet, une fois son attention attirée par la légende, celui qui au premier coup d'œil n'avait vu que des ruines remarquait maintenant que des bâtiments élevés étaient restés debout. Parmi les descriptions qu'on peut donner d'un tremblement de terre, celles des ingénieurs du bâtiment sont d'une importance incomparable, car elles tiennent compte des glissements du sol, de la force des secousses, de la chaleur dégagée, etc. et permettent d'inventer des constructions qui résistent au séisme. Celui qui décrit le fascisme et la guerre, les grandes catastrophes, qui ne sont pas des catastrophes naturelles, doit élaborer une vérité qu'on puisse mettre en pratique. Il doit montrer que ce sont des catastrophes déclenchées sur les masses immenses de ceux qui travaillent sans posséder leurs moyens de production par ceux qui les possèdent.

Si l'on veut dire efficacement la vérité sur un état de choses mauvais, il faut la dire d'une façon qui permette d'en reconnaître les causes évitables. Une fois reconnues les causes évitables, l'état de choses mauvais peut être combattu.

4) Assez de bon sens pour choisir ceux entre les mains de qui la vérité devient efficace.

Les usages séculaires du commerce de la chose écrite sur le marché des opinions et des descriptions, ôtant à l'écrivain le souci du destin ultérieur de ce qu'il avait écrit, lui ont donné l'impression que l'intermédiaire, client ou commanditaire, transmettait à tous l'œuvre une fois écrite. Il pensait : le parle, et qui veut entendre m'entend. En réalité il parlait et ceux qui pouvaient payer l'entendaient. Ses paroles n'étaient pas entendues de tous, et ceux qui les entendaient ne voulaient pas entendre n'importe quoi. On a beaucoup parlé de cette question, et encore trop peu : je me bornerai ici à

noter qu'« écrire à quelqu'un » est devenu « écrire » tout court. Or on ne peut tout bonnement écrire la vérité : il faut absolument l'écrire à *quelqu'un* qui puisse en tirer parti. La connaissance de la vérité est un processus commun à ceux qui lisent et à ceux qui écrivent. Pour dire de bonnes choses, il faut entendre bien et entendre de bonnes choses. La vérité doit être pesée par celui qui la dit et pesée par celui qui l'entend. Et pour nous qui écrivons, il est essentiel de savoir à qui nous la disons et qui nous la dit.

Nous devons dire la vérité sur un état de choses mauvais à ceux pour qui il est le pire, et c'est d'eux que nous devons l'apprendre.

Non seulement nous adresser aux gens d'une certaine opinion, mais à ceux à qui leur situation devrait dicter cette opinion. Et vos auditeurs se transforment sans arrêt ! Avec les bourgeois eux-mêmes on peut causer lorsque la prime de pendaison n'est plus payée ponctuellement ou que le danger est trop grand. Les paysans de Bavière étaient contre toute révolution, mais, lorsque la guerre eût duré assez longtemps et que leurs fils à leur retour n'ont plus trouvé de place dans les fermes, il a été possible de les gagner à la révolution.

Il est important pour ceux qui écrivent de trouver l'accent de la vérité. D'ordinaire on entend un accent bien doux, gentil, celui de gens qui ne feraient pas de mal à une mouche. Celui qui entend cette voix, étant dans la misère, en devient plus malheureux encore. C'est le langage de gens qui ne sont peut-être pas des ennemis, mais sûrement pas des compagnons de lutte. La vérité est guerrière, elle ne combat pas seulement le mensonge, mais certains hommes bien déterminés, qui le répandent.

5) Assez de ruse pour répandre largement la vérité

Beaucoup, fiers d'avoir le courage de dire la vérité, heurtés de l'avoir trouvée, fatigués peut-être par l'effort nécessaire pour lui donner une forme maniable, attendant impatientement que ceux dont ils défendent les intérêts la prennent en main, ne croient pas nécessaire d'employer de ruse particulière pour la répandre. C'est ainsi qu'ils perdent souvent tout le fruit de leur travail. En tout temps on a employé la ruse pour répandre la vérité lorsqu'elle était étouffée et dissimulée. Confucius falsifia un vieux calendrier historique national. Il modifia seulement quelques mots. Quand le texte disait : « Le seigneur de Kun fit mettre à mort le philosophe Wan pour avoir dit telle et telle chose », Confucius remplaça « mettre à mort » par « assassiner ». Quand le texte disait que l'Empereur Untel avait succombé à un attentat, il écrivait « fut exécuté ». Par ce procédé Confucius fraya la voie à une appréciation nouvelle de l'histoire.

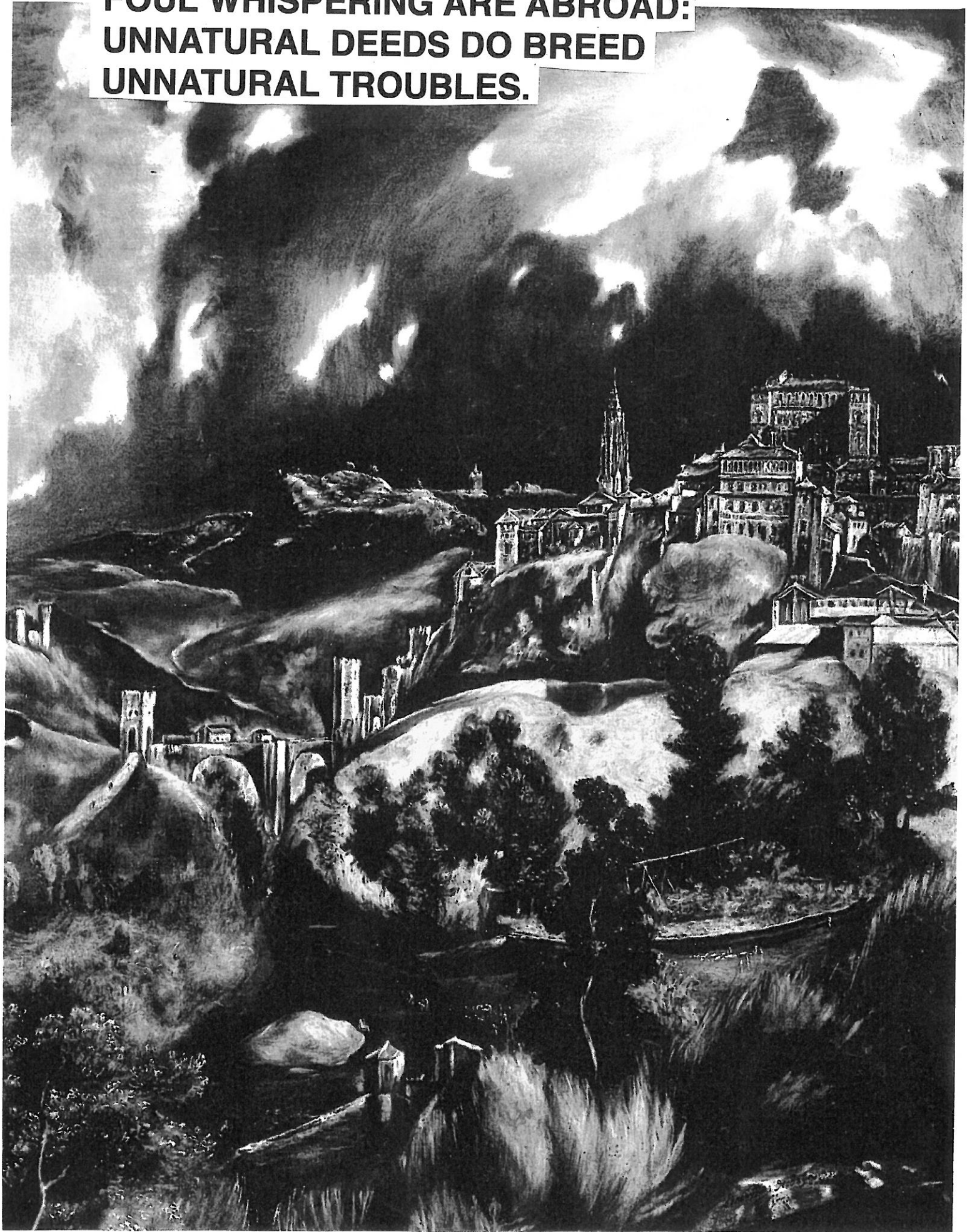
A notre époque, celui qui au lieu de : « peuple », dit : « population », et, au lieu de : « sol », parle de « propriété foncière »,

évite déjà de soutenir bien des mensonges. Il ôte aux mots leur magie frelatée. Le mot : peuple exprime une certaine unité et suggère des intérêts communs, il ne devrait donc être employé que lorsqu'il est question de plusieurs peuples, car c'est le seul cas où une communauté d'intérêts soit à la rigueur pensable. La population d'un territoire a des intérêts différents, et opposés ; ceci est une vérité qu'on étouffe. Donc celui qui parle de : soi et évoque les champs à l'œil et à l'odorat, qui parle de leur odeur de terre et de leur couleur, favorise aussi les mensonges des dirigeants ; car la question n'est pas la fécondité du sol, ni l'amour que lui portent les hommes, ni leur effort, mais essentiellement le cours des grains et le prix du travail. Ceux qui tirent du sol des bénéfices ne sont pas ceux qui en tirent le grain, et la Bourse ne connaît pas la senteur de la glèbe. Elle connaît d'autres odeurs. Tandis que « propriété foncière » est le mot juste : il rend la tromperie moins facile. Au lieu de « discipline » on devrait, là où règne l'oppression, choisir le mot « obéissance », car la discipline est possible même sans maître, et a donc quelque chose de plus noble que l'obéissance. Et « dignité humaine » vaut mieux qu'« honneur » ; ainsi l'individu ne disparaît pas aussi facilement du champ visuel : on sait trop bien le genre de racaille qui se presse pour défendre l'honneur d'un peuple, et avec quelle prodigalité les gavés distribuent de l'honneur à ceux qui les gavent en crevant eux-mêmes de faim. La ruse de Confucius est encore applicable aujourd'hui. Confucius remplaçait les appréciations inexacts d'événements nationaux par des appréciations exactes. L'Anglais Thomas Morus décrit dans son « Utopie » un pays où régnait un régime juste : c'était un tout autre pays que celui où il vivait, mais il lui ressemblait beaucoup — au régime près.

Lénine, menacé par la police du Tsar, voulait décrire l'exploitation et l'oppression de l'île de Sakhaline par la bourgeoisie russe. Il remplaça : Russie par : Japon et : Sakhaline par : Corée. Les méthodes de la bourgeoisie japonaise rapelaient à tous les lecteurs celles de la bourgeoisie russe à Sakhaline, mais la brochure ne fut pas interdite, car le Japon était ennemi de la Russie. Beaucoup de choses qui ne peuvent pas être dites en Allemagne à propos de l'Allemagne, peuvent l'être à propos de l'Autriche. Il y a bien des ruses qui permettent de tromper un Etat soupçonneux.

Voltaire combattit la foi de l'Eglise aux miracles en écrivant un poème libertin sur la Pucelle d'Orléans. Il décrivit les miracles qui avaient sans nul doute été nécessaires pour que Jeanne d'Arc pût rester vierge à l'armée, à la Cour et parmi des moines. Par l'élégance de son style et la description d'aventures galantes inspirées par la vie plantureuse des classes dirigeantes, il amena celles-ci à sacrifier une religion qui leur procurait les moyens de mener cette vie dissolue. Bien plus, il donna ainsi à ses œuvres la possibilité d'attein-

**FOUL WHISPERING ARE ABROAD:
UNNATURAL DEEDS DO BREED
UNNATURAL TROUBLES.**



Il y a des rumeurs affreuses qui circulent. Les actes contre-nature engendrent des troubles contre-nature

LE THÉÂTRE PERMANENT AU JOUR LE JOUR

Mardi 18 février

Atelier de transmission :

Aujourd'hui, l'atelier était conduit par Barbara J. et Pierre G. Après un échauffement dirigé par Pierre, les deux participants, un homme et une femme, ont travaillé sur la scène des assassins (Acte III, 1).

Au lieu de les jouer comme des mercenaires, d'accord avec tout ce que dit Macbeth du moment qu'il les paye, les comédiens les jouent comme des êtres marginaux un peu perdus et enrôlés de force, qui ne savent pas très bien quelle besogne ils doivent abattre.

Répétition :

La structure du globe est encore modifiée : nouvelle ouverture dans la toile à côté des instruments de musique, et surtout, la moitié du cercle est recouverte de motifs à la peinture noire. La servante quant à elle est toujours là, elle veille. Travail du premier acte dès le début. Pour retravailler la première scène entre Rodrigo et Iago, Gwenaël Morin les fait travailler en improvisation, comme si Thomas (Iago) était le sous fifre frustré d'un metteur en scène et Virginie (Rodrigo) était un acteur fatigué des changements de rôles qu'on lui fait subir.

Chronique du hall

36 personnes, dont 2 retardataires, et 3 personnes qui espéraient voir *Othello*, qui venaient de voir *Macbeth* et qui sont donc reparties. Tous très aimables, un public de tous âges et très content d'être là.

Chronique du public

Le peu de public fait qu'il s'agit d'une représentation extrêmement calme, les spectateurs sont placides voire carrément endormis... ! Surtout que les comédiens face à un public aussi restreint semblent extrêmement nombreux et très bruyants. À la sortie du spectacle, je discute avec les deux fameux retardataires, un couple de jeunes gens, qui ont l'air content de la représentation même s'ils ont trouvé que deux heures et demie, c'était un peu long (long silence quand je leur explique qu'en général les pièces de Shakespeare sans coupes en durent plutôt cinq). Ils demandent aussi : « Et sinon, c'est toujours avec des gens tous nus et des gens qui courent partout et des gens qui crient les pièces du Point du Jour ? »

Chronique du spectacle

Les avis sont partagés une fois de plus selon les comédiens, entre « c'était vraiment pas bien » et « ça a plutôt bien marché », à croire qu'ils n'avaient pas joué la même pièce !

Maud Cosset-Chéneau

Le Théâtre Permanent reçoit le soutien de la ville de Lyon, du Ministère de la Culture/DRAC Rhône Alpes et de la Région Rhône Alpes.

Directeur de publication : Gwenaël Morin ; Rédactrice en chef : Barbara Métais-Chastanier ; Comité de rédaction : Camille Khoury, Adèle Gascuel ; Montage iconographique : François Dodet ; Stagiaire : Maud Cosset-Chéneau.

Illustrations (par ordre d'apparition): Francisco Goya, *Caprichos n°63* / Battista Dossi, *allégorie de la nuit* / Eugene Delacroix, *cheval effrayé par un éclair* / Piranese, *De Invenzioni Caprici di Carceri* / Le Greco, *Vue de Toledo* / Albrecht Durer.

**AH GOOD FATHER, THOU SEEST, THE
HEAVENS, AS TROUBLED WITH MAN'S ACT,
THREATEN HIS BLOODY STAGE**



Ah, petit père, tu vois comme le ciel, troublé par les actions des hommes, menace leur sanglant théâtre...